

Repenser la filiation : dialectique du trauma et de l'absolution dans *Et si mon père avait une âme d'enfant* de Fateh Boumahdi

Rethinking Filiation: Dialectics of Trauma and Absolution in *Et si mon père avait une âme d'enfant*
by Fateh Boumahdi

Dr. Souheila Boucheffa

د. سهيلة بوشافة

Université Mohamed Lamine Debaghine Sétif 2, Sétif, Algérie

s.boucheffa@univ-setif2.dz

Résumé

Informations about Article

Date de réception: 13/07/2025

Date d'acceptation: 28/12/2025

Mots clés

filiation
père
enfance
traumatisme
réconciliation

À la lumière d'un héritage littéraire maghrébin fortement marqué par des dynamiques familiales problématiques, la présente contribution se propose d'examiner la redéfinition de la figure paternelle dans *Et si mon père avait une âme d'enfant* de Fateh Boumahdi. Le principal objectif est d'expliciter le mouvement de rupture qui sous-tend le roman vis-à-vis des représentations archétypales, celles du père protecteur et affectueux, en faveur d'un regard plus humain sur cette figure longtemps figée. Notre analyse met en lumière la réalité d'une dissonance traumatique entre les attentes idéalistes de l'enfant et une condition paternelle foncièrement faillible, faite de manquements, de maladresse, mais aussi d'amour et de tendresse. Elle s'attache à interroger la manière dont la perspective critique de l'adulte permet une revalorisation de l'instance paternelle, dès lors qu'elle est appréhendée dans sa pleine humanité, en même temps qu'elle esquisse les contours d'une réconciliation véritablement cathartique.

Introduction

Très tôt, les écrivains du Maghreb ont voué une attention particulière aux relations familiales conflictuelles, rapidement devenues une thématique de prédilection pour des plumes encore naissantes. C'est *La Statue de Sel* (1953) d'Albert Memmi qui inaugure cette veine exploratrice, jusqu'alors inédite en Afrique du nord, en mettant en scène un rapport profondément ambivalent à la figure maternelle. Symbole d'attachement et d'aliénation, celle-ci incarne l'aporie identitaire du narrateur, écartelé entre des racines judéo-tunisiennes détestées mais inscrites dans la chair, et une émancipation intellectuelle convoitée mais ironiquement hors de portée. En 1954, Driss Chraïbi procède à une véritable vivisection de l'ordre patriarcal au Maroc, bousculant de son humour caustique un bon nombre de tabous, au sein d'une société traditionnelle et conservatrice, peu accoutumée à la critique. Son roman, *Le Passé simple*, raconte l'élan insurrectionnel du fils contre le tout-puissant père-châtreur qui exerce sur sa famille le despotisme domestique le plus oppressant,

cependant qu'il affiche une respectabilité et une rigueur religieuse toutes de façade.

La Répudiation (1969) de Rachid Boudjedra transpose la question des traumatismes familiaux dans un contexte algérien postcolonial. Le divorce unilatéral équivaut, pour le personnage de la mère, à une forme de mort sociale prématûrée, tandis qu'il offre au fils l'opportunité d'une mise à nu acerbe, à l'égard d'une violence physique et psychologique institutionnalisée. La nature morcelée du récit laisse entrevoir les arcanes d'une psyché éclatée, en même temps que les contradictions qui sous-tendent les valeurs archaïques du pays. Cet héritage littéraire est parachevé par un roman-témoignage vibrant de Mohamed Choukri. *Le Pain nu* (1973) relate les dédales d'une enfance tragique, portant dans sa mémoire les stigmates indélébiles d'un père alcoolique, toxique et brutal. Longtemps censurée, l'œuvre fait fi de tous les interdits, afin de rendre crûment compte des conséquences que peuvent avoir sur le développement affectif et mental des rapports pathologiques à la figure paternelle.

La réitération de cette même matière narrative dans des œuvres dites « extrême-contemporaines » atteste de la profondeur, mais aussi de la persistance du problème que près d'un siècle de littérature et d'évolution socio-culturelle n'est manifestement pas parvenu à exorciser. À l'image un spectre tenace planant sur l'imaginaire créatif maghrébin, le motif des dynamiques familiales dysfonctionnelles imprègne les textes de la nouvelle génération d'auteurs. Il apparaît tantôt sous l'aspect d'un éternel retour, se perpétuant en dépit de l'émancipation apparente des femmes, tel que l'illustre *Dans le jardin de l'ogre* (2014) de Leila Slimani ; tantôt conjugué à la problématique relativement récente de l'identité sexuelle, comme dans *Une mélancolie arabe* (2008) d'Abdellah Taïa ; tantôt avec le recul du prisme rétrospectif, en vue d'une potentielle réconciliation, comme dans *Et si mon père avait une âme d'enfant...* (2022) de Fateh Boumahdi. De fait, le récit de Boumahdi s'élabore autour d'un processus de libération émotionnelle, proche de la catharsis, qui suggère une forme d'absolution à l'endroit d'un passé traumatisque. À travers la perspective contrastée de l'adulte, l'auteur restitue avec davantage de justesse la transformation graduelle de la relation père-fils, ouvrant la voie à une compréhension nouvelle de cette figure naguère reléguée à l'indignité. Ainsi, le roman insinue-t-il d'emblée, dès le paratexte, une démarche conciliatoire : le titre « Et si mon père avait une âme d'enfant.. » laisse entendre une réinterprétation de la fonction parentale à la lumière, non pas des paradigmes d'un imaginaire de convention, mais d'une subjectivité –souvent occultée– qui lui demeure consubstantielle. Le père n'est plus dépeint dans ses seuls manquements à l'idéal protecteur, mais dans son humanité fondamentale qui lui admet une part certaine de vulnérabilité.

L'analyse ici proposée se donne pour vocation d'interroger les intrications subtiles entre la reconstruction *a posteriori* de la mémoire et la mutation des rapports filiaux. Afin d'assurer un cheminement rigoureux, nous avons opté pour une approche méthodologique pluridisciplinaire qui se structure autour de trois axes complémentaires : thématique, narratologique et psychocritique. L'objectif premier consiste à élucider le comment d'une relecture vis-à-vis des relations familiales par le truchement d'un processus cognitivo-émotionnel, à la fois cathartique et réconciliateur. Notre contribution s'inscrit par conséquent

dans la somme des études consacrées aux tensions intergénérationnelles, agrégeant à la dimension purement psychologique l'examen des stratégies scripturales et narratives déployées en vue de leur figuration. Elle s'attache à expliciter la manière dont la distanciation du regard adulte permet une redéfinition, voire une revalorisation de la figure paternelle, à rebours des représentations figées ou archétypales. Nous y abordons l'apport de la catharsis dans la perception renouvelée d'un père autrefois jugé indigne, en même temps que les mécanismes littéraires mobilisés pour laisser émerger une compréhension plus nuancée de cette relation éminemment complexe.

1–Au-delà des archétypes : une redéfinition de la figure paternelle

Longtemps, la figure paternelle a fait l'objet d'une approche réductrice, restreignant son épaisseur intrinsèque à un standard monolithique d'affection inconditionnelle et de protection. Fermement établi dans l'imaginaire collectif, l'archétype a confiné le père, des siècles durant, à une représentation idolâtrée d'autorité et de réconfort, laquelle paraît lui méconnaître toute notion d'autonomie psychologique ou d'individualité. Envisagé à la mesure de cette seule fonction normative, sa condition d'homme s'est lentement vue scotomisée, assignant aux marges du dicible la somme de ses incertitudes, de ses conflits intérieurs et de ses hantises. S'il est vrai que la conception romancée a, peu ou prou, contribué à l'édification d'un paragon paternel, il n'en reste pas moins qu'elle a induit, dans son élan, la déshumanisation insidieuse d'une instance pourtant foncièrement subjective.

L'enfant projette sur ses parents réels des besoins affectifs archétypiques, indissociables des fonctions psychiques incarnées par la mère et le père. Ces fonctions sont spécifiques: la mère répond au besoin de l'enfant d'être aimé, choyé, protégé, tandis que le père répond au besoin d'autorité, de soutien, de repères. Il incarne la loi, à la fois contraignante et rassurante. (Faure, 1995)

Outre la modélisation restrictive du père, c'est tout le noyau familial qui a historiquement été réifié à l'aune de schèmes préalablement instituées. Dans un souci de pérennité de l'ordre social, la famille a été érigée en archétype immuable, idéalisé, au sein duquel chaque membre est tenu de répondre à des exigences rigides qui le définissent autant qu'elles le conditionnent. Les subjectivités individuelles sont dès lors déniées car assujetties à un impératif de

cohésion communautaire plus impérieux et plus crucial : le père incarne la rigueur tutélaire du fait de sa position hiérarchique dominante, conjuguant autorité et protection ; la mère est cantonnée à une forme absolue de sollicitude, tant dévouée qu'indéfectible, et les enfants ne sont autres que la toile vierge, sur laquelle viennent s'esquisser les devoirs parentaux d'affection et de transmission. Sans cesse confortée par les normes culturelles et sociales, cette ossature imprègne l'organisation domestique d'une complaisance opaque qui entrave vraisemblablement la pleine expression des doutes, des craintes et, *a fortiori*, des contradictions de chacun, en cela qu'elle privilégie sur les préoccupations intimes l'équilibre collectif.

Le traumatisme infantile dont nombre de textes littéraires portent l'empreinte puise sa substance dans la confrontation désenchantée entre une vision magnifiée de la sphère familiale et une expérience effective manifestement moins exaltante. La fêlure originelle naît de la tension latente qui sous-tend l'objectivation des actants, dès lors que ceux-ci ne sont pas (ou plus) à même d'embrasser le modèle social qui leur est échu. Effectivement, lorsqu'elles sont déçues, les attentes –souvent empreintes d'un utopisme prégnant– ébranlent l'ensemble de la structure-repère, engendrant chez le personnage encore enfant une série de fractures psychologiques profondes. Le rapport discordant entre la réalité, sinon la condition humaine et les aspirations parfois inatteignables des archétypes enserre de son étreinte insalubre les relations filiales et/ou fraternelles, si bien que les rôles préétablis semblent prévaloir sur les sentiments, sur les désirs et sur les velléités de l'individu en tant que tel.

Loin de déroger à l'équation, les liens père-enfant, ou plus précisément père-fils, sont sujets à une ambivalence analogue, voire davantage problématique, en ce sens où l'expectation d'un être édifiant, bienveillant et vertueux ne peut que dissoner avec le lot toujours croissant de ses écarts, de ses faiblesses et de ses failles. Le heurt d'un *apriori* fantasmé et d'un tableau peu à peu démythifié fait germer chez le fils un bouleversement émotionnel majeur, indubitablement douloureux, découvrant que la figure jusqu'alors idolâtrée est, au mieux, en deçà des valeurs apprises, au pire, à l'antipode de l'idéal escompté. Dans cette hypothèse, le traumatisme se fait synonyme d'aliénation car l'inaptitude du géniteur à épouser les contours de sa vocation symbolique se traduit par une perte des référents identitaires pour l'enfant dont la quête

de sens s'accompagne désormais d'un sentiment de désaffection, ainsi que d'un désir de démarcation vis-à-vis du sujet de la désillusion.

Au regard de ces considérations, les agissements de Driss –le protagoniste de Chraïbi– participent d'une logique d'antagonisme à l'encontre de la figure paternelle, laquelle vêt l'aspect de comportements, en somme, extrêmes. Son entreprise de rupture se décline en une mise en dérision mordante de l'autorité, aussi bien sociale que religieuse, sur laquelle repose le pouvoir coercitif de Haj Fatmi Ferdi. La folie de Rachid, dans *La Répudiation*, témoigne d'une volonté d'affranchissement similaire, bien que la révolte n'investisse ici des registres distincts : la rivalité sexuelle qu'il entretient avec Si Zoubir fait en effet écho au complexe freudien d'Œdipe, symbole d'un déchirement intérieur et d'une crise viscérale de l'identité. Tandis que Driss bâtit sur les subtilités de l'ironie les fondements de sa délivrance, Rachid inhume dans la psychose son incapacité à faire siennes les incohérences ambiantes. Les contextes diffèrent mais le dessein est, lui, identique : celui d'un être-au-monde distinct, plus en accord avec les convictions acquises et les principes personnels.

La particularité de Boumahdi est d'avoir su éluder le manichéisme d'un jugement irrévocabile, se soustrayant habilement à la tentation d'une condamnation catégorique. En cela, il évoque la démarche d'apaisement amorcée par Chraïbi, notamment dans *Succession ouverte* (1962), qui offre du tout-puissant « seigneur » une appréciation plus douce, plus mélancolique. D'aucuns envisagent cette réconciliation comme l'expression naturelle d'une maturation à la fois littéraire et idéelle, certes, mais l'infexion tardive de l'auteur –contrairement à Boumahdi qui articule sa réinterprétation nuancée au cœur du même roman– invite à questionner l'influence des pressions sociales et politiques sur ce retour *ex abrupto* à la conformité (Noiray, 1996). De fait, cependant que Chraïbi réajuste son regard près d'une décennie plus tard, Boumahdi décline d'emblée l'enfermement du père dans le cadre étiqueté et préconçu de l'opresseur. L'enjeu n'est toutefois pas celui d'une amnésie volontaire à l'égard des maux du passé, mais plutôt d'une réinscription des événements dans le contexte plus large des subjectivités paternelles.

Ce positionnement résolument critique octroie à l'auteur les prérogatives d'une rétrospection lucide, refusant l'antagonisme opiniâtre de l'enfant-victime et se dérobant

savamment à l'écueil du ressentiment aveugle. Le père se voit restituer toute la complexité de ses affects, au sein de laquelle il cesse d'être appréhendé du seul angle de ses démerites, en faveur d'une juste reconnaissance de son humanité. L'écriture de Boumahdi atteste d'une conscience accrue de la nature fondamentalement subjective de la mémoire car le souvenir, loin de constituer une reproduction fidèle, est de fait une empreinte précaire, constamment sujette aux altérations du temps et des émotions. Dans son article, « Quelques réflexions sur l'imago du père », Alain Faure formule l'hypothèse d'une essence paternelle qui partout échappe : en tant qu'individu autonome, le père ne saurait faire l'objet d'une pleine intelligence de la part du fils, en ce que celui-ci projette sur la réalité objective la conjonction biaisée de ses attentes, de ses idéaux et de ses déceptions.

[Il est impossible] pour un fils d'avoir une image et un souvenir « objectifs » du père. Chaque fois qu'un fils parle de son père, il se trompe. Dans l'album familial du souvenir, les portraits ne sont pas ressemblants. C'est de la relation au père que l'on se souvient, non du père lui-même. C'est un père imaginé et imaginaire, (presque) totalement subjectif, que le fils construit de toutes pièces en l'investissant positivement ou négativement, et le plus souvent les deux. (Faure, 1995)

Les vestiges qui subsistent du passé ne sont point l'écho certain des faits, mais bien l'ombre des entrelacs qui les ont inspirés. Aussi, l'auteur entend-il moins réhabiliter la personne du père que reconsiderer l'opinion, toujours en devenir, que l'on se construit de lui. Le déplacement du foyer mémoriel vers les intrications relationnelles insuffle au récit une résonnance profondément humaine qui procède d'une volonté mûrie de compréhension plutôt que d'un besoin pathologique de condamnation. Ce faisant, Boumahdi instaure un espace de dialogue intérieur, où le procès tant martelé du despote cède le pas à une perception évolutive, conviant à la déconstruction d'une image improprement figée. *Et si mon père avait une âme d'enfant...* transcende la catégorisation binaire de Freud, celle enfermant l'instance paternelle dans la dichotomie manichéenne du bon et du mauvais père (« positive Vaterfigur » / « negative Vaterfigur »), cela à dessein d'intégrer les meurtrissures de l'enfance à la faillibilité enfin comprise de toute figure d'autorité.

De ces meurtrissures, Boumahdi fournit néanmoins un

tableau entier. Se gardant d'une écriture fragmentaire qui charrierait entre ses traits les accents d'une dénonciation univoque, l'auteur peint, à contrario, une fresque contrastée, dans laquelle chacun des souvenirs contribue à la dynamique plus ample d'une mémoire en reconstitution. La narration oscille ainsi entre l'anamnèse de blessures intimes et la distanciation du sujet scrutateur, entre description de la douleur éprouvée et l'examen curieux de ses ramifications. Sans doute, l'intention, au-delà le recensement des plaies de jadis, est-elle de mettre en exergue la part d'indicable dont s'accompagne immanquablement une enfance fracturée, essentiellement régie par des besoins affectifs inassouvis. Dans le roman, la parole n'est pas l'apanage du seul réquisitoire enfantin ; elle est le vecteur d'un cheminement critique de la pensée qui tend vers une perspective holistique : à travers son personnage, Boumahdi excède la simple mention d'une tutelle castratrice ou violente, afin de pénétrer avec un regard d'adulte l'ambivalence constitutive des rapports filiaux. Le chapitre intitulé « L'enfance » opère une véritable transmutation des séquelles passées qui se muent en une réflexion d'ordre méditatif sur l'identité, parfois contrainte à se construire en marge de l'héritage familial. Le père du narrateur –demeuré anonyme tout au long du récit- n'a pas la grandeur terrifiante de Haj Fatmi Ferdi, ni la brutalité implacable de Si Zoubir. Il se distingue moins par un autoritarisme arrêté que par une réserve sentimentale accablante dont Malek, double transparent de l'auteur, expose les effets délétères sur le développement et la stabilité psychologiques. Ce n'est donc pas tant la violence ou le despotisme domestique qui opprime l'enfance du narrateur mais une carence émotionnelle qui l'astreindra, des années durant, à une quête éperdue de reconnaissance et de réconfort paternel : alors que des pères tristement notoires de la littérature maghrébine font de la coercition et du châtiment les instruments de leur tout-pouvoir, celui de Malek manifeste une propension quasi naturelle à la distance, une forme d'apathie qui a réduit son rôle à une simple présence spectrale. C'est en cela que l'armature du roman ne repose pas sur une contestation ouverte du père mais sur le tumulte d'un combat intérieur, où l'enfant désormais adulte (ou serait-ce l'adulte demeuré enfant ?) tente d'élucider le pourquoi d'un amour inexprimé et d'une tendresse refusée. Le mal du narrateur résulte de l'incapacité de son géniteur à fournir les conditions d'un équilibre mental sain. Son

grief est orienté vers un silence tel qu'il a insidieusement supplanté la chaleur de la complexité familiale, consacrant les non-dits en unique mode de communication.

Je ne pense pas avoir vécu des drames comme la misère, la maladie, la souffrance, mais j'ai été marqué par des situations déchirantes qui jusqu'à ce jour m'oppriment. La sensation qui perturbe mon âme vulnérable, voire instable est sans aucun doute, le manque d'affection paternelle. Ce sentiment si important pour la stabilité mentale d'un enfant, j'en ai été privé. J'en suis convaincu. J'ai tenté à maintes reprises de trouver une réponse à ce trouble. Est-ce parce que ma mémoire s'estompe avec l'âge et que je ne garde que des flashes, des bribes de bons ou de mauvais souvenirs. Certains reviennent périodiquement, d'autres non. (Boumahdi, 2022 : 90)

Au cœur de ces sentiments pesants de vacuité et d'incomplétude, Malek exprime une lassitude exaspérée devant l'accumulation d'objets matériels, y compris les plus dispendieux, qui, plutôt que de palier sa détresse affective, l'exacerbent. Le narrateur vilipende l'illusion de l'aisance financière qui n'offre guère qu'une mièvre consolation devant l'absence d'une authentique proximité paternelle : le caviar, les vêtements de marque et les jeux de dernière génération ne sont alors autres que de vains subterfuges, destinés à escamoter une absence véritablement obsédante. À la différence des récits où la précarité économique façonne les liens familiaux, celui de Malek réfère à une forme de pauvreté émotionnelle, d'autant plus amère qu'elle se dissimule derrière les allures d'une prospérité d'apparence. L'enfant brigue la possibilité d'une considération autre aux yeux de son géniteur que celle de l'être à pourvoir (Forget, 2009) car devant le manque pernicieux d'amour, l'éclat d'une vie aisée paraît proprement dérisoire : chaque don matériel, chaque privilège offert devient l'autel sur lequel est immolé le bien-être psychologique d'un enfant en souffrance. Du reste, l'impossibilité pour Malek de se remémorer les événements antérieurs à son cinquième hiver ne peut être imputée à une éventuelle amnésie post-traumatique : il est aujourd'hui établi dans les sciences cognitives que la mémoire épisodique de l'homme ne connaît son plein développement qu'entre l'âge de trois et cinq ans, ce qui justifie le caractère lacunaire et évanescence des souvenirs relatifs à la petite enfance. Le phénomène supposément d'oubli chez le narrateur ne procède donc pas d'un

mécanisme de refoulement défensif, mais d'une limite naturelle, liée à son évolution mnésique. Cela étant, l'expérience relatée n'en demeure pas moins navrante car si le mal ne vêt pas ici la forme de sévices physiques, il investit le registre tout aussi tragique du langage, engageant une pléthore de remarques dépréciatives et d'humiliations avilissantes qui érigent le père en une figure d'insatisfaction éternelle et confinent le fils dans une position irrémédiable d'insuffisance. L'abus du verbe imprime sur l'espace familial une atmosphère d'oppression silencieuse, dans laquelle l'enfant vacille, non sous l'effet des coups mais d'un discours inquisiteur qui le dénigre et le nie.

Ce que le regard infantile appréhende comme une manifestation de violence pourrait, cependant, ne constituer que l'expression du tempérament typique des pères algériens, souvent animés par le souci d'endurcir leurs enfants (surtout mâles), en vue de mieux les préparer aux épreuves de l'existence : « *un père typiquement algérien ou presque... Fier, un caractère d'acier, droit dans ses bottes, silencieux, nerveux, extrêmement nerveux même, affectueux à sa manière* » (Boumahdi, 2022 : 90). L'épisode du coiffeur en est l'illustration éloquente : le geste de frotter contre le cou de Malek le col de son polo chargé de poils, peut être interprété comme la tentative -certes maladroite- de lui inculquer une certaine résistance face à l'inconfort. Au cœur d'une société patriarcale, principalement gouvernée par des valeurs d'endurance et de virilité, la sensibilité accrue envers les incommodités du quotidien est vite assimilée à une faiblesse, d'autant plus décriée qu'elle est corollaire d'un environnement matériel favorable. Le motif n'est de ce fait pas celui d'un plaisir sadique, mais d'une initiation aux adversités de la vie que peut parfois éclipser une condition exempte de privation. Derrière l'aspect anecdotique de la scène, se laissent entrevoir les rouages d'un dispositif narratif minutieux, lequel semble se structurer autour d'un principe d'ellipse affective. La focalisation interne, strictement enfantine, est justement convoquée pour attester ce contraste entre angles de vue : le recours à des tournures succinctes, ainsi qu'à une stratégie d'immersion sensorielle entend traduire l'opacité du geste dont l'enfant ne discerne pas immédiatement la logique. La compréhension, elle, n'est accessible qu'à travers un travail différé d'anamnèse, à l'âge mûr, grâce à une distanciation éclairée des faits qui les relativise et en transforme la portée. Habillement élaboré,

le jeu de va-et-vient entre la perception de l'enfant et celle de l'adulte révèle, d'un côté, la poétique du regard double qui régit le récit boumehdien et, de l'autre, la discordance fondamentale entre l'expérience vécue et la signification qui lui est attribuée *a posteriori*.

Dans cette perspective herméneutique, l'éducation paraît préférer aux voies consacrées de l'affection les sentiers plus ambigus de la mise en épreuve. L'amour paternel, alors imperceptible aux yeux de l'enfant, est subtilement signifié à travers une logique de durcissement, laquelle se fonde sur le principe éducatif algérien qui conçoit l'attachement et tendresse comme autant de signes de faiblesse : « *Il m'a fallu du temps pour comprendre et détecter ces bribes d'affection. [...] Un père protecteur ! Le mien l'était largement trop. Ma soif de liberté, mon caractère et ma mentalité différaient vraisemblablement de sa conception de la vie* » (Boumahdi, 2022 : 70). Une telle modalité de transmission fait nécessairement abstraction des sensibilités de chacun, engendrant un climat d'opacité relationnelle et d'incompréhension. Ce que le père perçoit comme un enseignement constructif de la résilience, devient pour le fils un souvenir douloureux et persistant : « *aucun sentiment ne se dégageait de lui, sauf des regards. Des regards qui nous habitent le temps d'une vie pour ne pas dire, nous traumatisent* » (Boumahdi, 2022 : 70). C'est ainsi que Boumahdi décortique les mécanismes mêmes de la filiation, insinuant que la complexité de l'héritage paternel ne se réduit pas (ou pas uniquement ?) à une dialectique de domination et de protection ; il s'agit, au contraire, d'une dynamique perpétuelle qui entremêle amour, bienveillance et maladresse.

2—Du trauma à la rédemption : le pardon du père

Héritage aristotélicien, le concept de catharsis trouve un terrain d'application propice dans le cinquième art, notamment au sein d'un genre spécifique d'écrits, qualifiés, à certains égards, de « thérapeutiques » (Marx, 2011). Par le geste scriptural, l'auteur transpose ses maux en mots et ses tourments en langage, non à dessein de s'y s'enliser mais pour leur conférer une présence tangible, une forme sinon soutenable, du moins plus intelligible. Qu'elle participe du pacte de référentialité autobiographique ou qu'elle s'imprègne, au contraire, des subtilités de l'imagination, la pratique introspective tend à la mise à nu de l'esprit et à l'apaisement de ses hantises.

De cette entreprise à valeur libératrice, émerge une écriture singulière, charriée d'une authenticité en demi-teinte, qui abrite les sentiments toujours confus d'un être en quête d'unité. Les récits s'offrent alors en véritables ateliers de la pensée, où la parole, désormais affranchie du joug de l'indicible, conjure l'emprise d'un temps qui n'est plus. C'est au cœur de ce charivari intime que la littérature se révèle salutaire : l'enjeu n'est pas celui d'une mise en texte en soi de la douleur mais d'une restructuration à part entière de la mémoire qui s'élabore de concert avec un recul critique, conciliateur.

L'œuvre de Boumahdi ne se borne pas à la simple exposition des faits ; elle les scrute, les interroge et les recompose au gré d'une expérience de vie difficilement acquise. Le récit à la première personne inscrit l'ensemble du texte dans une réflexivité féconde en ce que l'énonciation en « je » a de tout temps été l'instrument de prédilection pour l'exorcisme des affects. Dans le déroulement de cette exploration égocentré, le narrateur instaure un espace de dialogue intrapersonnel, au moyen duquel les événements du passé se voient éclaircis sous le feu relativisant du présent : chaque événement exhumé fait l'objet d'une esthétique de rédemption qui le questionne autant qu'elle le dédramatise. Sans doute, pareille démarche entend-elle reproduire le cheminement d'une psyché aujourd'hui parvenue à maturité, apprivoisant de sa résilience les élans contradictoires de la révolte et de l'apaisement, du rejet et de la réconciliation. Outre la remémoration passive, la narration se fait l'écrin d'une authentique reconstruction identitaire qui s'accomplit à la faveur d'une subjectivité dévoilée, partagée, et où l'écriture excède sa fonction purement testimoniale pour devenir le vecteur d'une métamorphose salvatrice. Ici, le choix narratif répond à un impératif double : d'une part, celui de conférer au roman une charge émotionnelle brute ; et d'autre part, celui de sonder les abysses d'une conscience tourmentée, en proie à des bouleversements d'ordre affectifs, psychologiques et existentiels.

Concomitamment à l'exercice introspectif, le processus cathartique se déploie tel un parcours initiatique, au cours duquel l'empirisme et l'altérité sont les maîtres-mots. Pour Malek, l'effusion purificatrice est amorcée par la rencontre de Saïd B. : figure sibylline qui émerge tel un mentor pour le protagoniste, influant, de ses talents musicaux et de sa rhétorique, la perception que celui-ci a de son vécu. Peut-on l'appréhender en tant qu'instance

paternelle de substitution, un modèle alternatif et compensatoire venu contrebalancer le vide ontologique engendré par le géniteur ? Oui, en ce sens où sa présence a véritablement jalonné la reconstruction identitaire du narrateur, l'accompagnant de son oreille toujours attentive et l'initiant à un mode de pensée nouveau, délesté du spectre vénéneux du ressentiment. Leurs interactions ont, de surcroît, édifié une forme de transmission *sui generis*, fondée non point sur l'inflexibilité d'une éducation normative, mais sur une dialectique horizontale de réciprocité et d'échange expérientiel. Peu à peu, Saïd B. s'est constitué en élément prépondérant dans la trajectoire cathartique de Malek : nullement pourvoyeur de vérités absolues ni de résolutions péremptoires, il a su catalyser la reconfiguration épistémique du rapport au passé, la mise en perspective des souffrances éprouvées en vue d'atténuer leur cumul asphyxiant.

Dans l'économie du récit, l'irruption de Saïd B. paraît receler une valeur structurante. Son introduction se fait, en effet, parallèle d'une modulation du rythme narratif, sensible, entre autres aspects, dans les énoncés ostensiblement dilatés, le ralentissement réfléchi du tempo, et le registre méditatif, voire digressif, des séquences qui lui sont consacrées : la narration résonne ainsi en écho avec le souffle nouveau que ce personnage insuffle à l'existence du protagoniste. Au niveau formel, Saïd B. agit tel un contrepoint symbolique au père, entendu, non pas comme une forme d'opposition diamétrale à celui-ci, mais comme une alternative poétique, dont les enseignements autour de la masculinité se veulent davantage horizontaux car reposant avant tout sur une logique d'écoute et de transmission. À la fonction psychologique de ce personnage correspond donc une autre, purement narrative : il est le médiateur d'une transition viscérale vers l'absolution qui se lit tant dans le récit que dans sa structure.

Au long du périple herméneutique, l'apport de la spiritualité s'avère aussi substantiel que celui des rapports interpersonnels. La rencontre que le narrateur fait avec un « Cheikh de Zaouia » marque un moment indubitablement charnière dans son évolution, dans la mesure où ce dernier l'introduit à une appréhension du divin distincte des structures rigides et de la religion institutionnalisée. Sans prétention aucune au prosélytisme dogmatique, le Cheikh dévoile à Malek la réalité d'un spiritualisme intrinsèque, propre à tout un chacun, et dont l'absolution d'autrui fait

assurément partie intégrante : « *pardonner c'est connaître Dieu* » (Boumahdi, 2022 : 149). Véritable guide, sa parole prône la désintrication du pardon et de la renonciation car le pardon est, dans son essence fondamentale, un acte de dépassement libérateur, autant pour celui qui l'accorde que celui qui le reçoit. Les propos du Cheikh convient Malek à reconstruire la figure paternelle sous un prisme renouvelé ; un prisme qui n'oblige pas les blessures en soi mais allège leur fardeau, dès lors qu'elles sont inscrites dans une perspective plus lucide, celle d'une condition humaine foncièrement faillible. La spiritualité devient ainsi un puissant levier de compréhension, de réconciliation et, par là même, de guérison ; elle est l'invitation intérieure à transcender le ressentiment afin d'accéder à une forme de quiétude thérapeutique.

À côté de la plus-value thématique et informationnelle, la spiritualité s'accompagne d'une mutation scripturale patente. Boumahdi opte alors pour une forme d'écriture « nouvelle », quasi aphoristique, marquant un retour vers les phrases courtes, cette fois plus structurées et plus balancées, qui viennent vraisemblablement « boucler la boucle ». Un tel changement témoigne toutefois moins d'une hausse de la tenue stylistique qu'il ne communique l'apaisement intérieur du narrateur, parvenu à un état de maturité tel qu'il est désormais à même de s'exprimer par la seule structure de ses énoncés. La tonalité initiatique qui domine l'épisode du Cheikh n'est en réalité autre qu'une stratégie narrative de transmutation, le vecteur d'une inflexion stylistique de dédramatisation qui transforme le trauma en un discours de sagesse : le pardon dans le roman de Boumahdi naît autant de l'initiation spirituelle que des dynamiques formelles.

En mal de repères fixes dans son environnement humain, le narrateur oriente son regard vers le règne animal en quête d'un paradigme de paternité universel. Ses méditations le mènent à un régime de pensée analogique qui entend contourner l'indétermination constitutive du monde dont la contingence et l'arbitraire semblent le priver de toute prise sur le réel. Engagé dans une heuristique comparatiste, il se plaît à l'observation des comportements canins, constatant, non sans grande stupéfaction, que la présence paternelle s'y estompe aussitôt l'accouplement accompli. Malek prend dès lors conscience de la relativité inhérente à la fonction paternelle qui n'implique, chez certaines espèces, aucun devoir de protection ni de nourrissage ; pis

encore, la maternité elle-même s'y veut éphémère puisque la progéniture est promptement livrée à son devenir propre. C'est tout un idéal chimérique qui est ici déconstruit à travers la mise en parallèle de l'expérience humaine et des lois de la nature : l'analogie s'opère conjointement avec un mouvement de relativisation qui remet en question les structures référentielles en même temps qu'il n'appelle le personnage à reconsiderer son vécu à l'unique aune des réalités biologiques, indépendamment des attentes irréalistes et des conventions socio-culturelles. Inopiné, cet épisode demeure néanmoins crucial dans l'odyssée intérieure de Malek qui se libère des conceptions rigides de la filiation : l'absence et, parfois, l'insensibilité du géniteur ne relèveraient ainsi plus d'une déficience l'engageant, mais d'une configuration naturelle imperméable à la morale et au jugement humains.

Une question me taraude et je me demande s'il se souvient de ses parents, lui ? Les chiens en général son connus pour leurs intelligences émotionnelles très développées. Ils se séparent très vite de leurs parents. Que suis-je en train de dire ? Les chiens n'ont pas de parents. Leurs pères se barrent aussitôt qu'ils s'accouplent. Ils restent proches de leurs mères que pour une durée bien précise, voire vitale et primordiale pour leur croissance. Et juste après cette phase, ils sont atteints d'un oubli instinctif. Mais qu'en est-il de leur équilibre émotionnel ? Pourtant, mon chien Enzo a l'air heureux, je le ressens ! [...] C'est la loi de la nature, c'est le cycle de la vie. (Boumahdi, 2022 : 146) Loin de ne constituer qu'une simple digression zoologique, l'épisode d'Enzo marque un véritable tournant dans la démarche méditative du narrateur. Malek fait ici appel au règne animal comme support à son raisonnement analogique, mais également comme outil heuristique à part entière, lui permettant l'accès à un niveau de compréhension, voire de conscience, distinct quant aux réalités du monde qui l'entoure. L'observation d'une espèce où la fonction paternelle se restreint à l'unique geste reproducteur amorce chez lui un élan de relativisation rassérénant, en même temps qu'un désir de déconstruction décidé à l'égard de ses propres attentes. Du point de vue stylistique, ce changement de paradigme est perceptible dans l'allégement du régime narratif : le vocabulaire mobilisé est plus simple, plus spontané, et les énoncés se font plus sobres, sans emphase. Certainement, l'objectif est-il d'exprimer la « découverte » du protagoniste avec

la même simplicité du verbe qu'on reconnaît aux écrits intimistes : la réflexivité du propos exige, en effet, une certaine sobriété du langage car plus adaptée au soliloque intérieur et plus à même à interroger la nature relative des choses.

Face au spectacle amnésique de Saïd B., Malek est envahi par une interrogation vertigineuse : peut-on pardonner sans oublier ou bien l'oubli est-il une condition *sine qua non* au pardon ? Le protagoniste comprend alors que son cheminement initiatique n'a pas pour vocation d'essuyer les souffrances endurées, mais seulement d'en transformer la perception en appréhendant le ressentiment avec davantage de compréhension et le chagrin avec davantage d'empathie. Pardonner ne revient par conséquent pas à effacer les douleurs du passé ; il s'agit, au contraire, de les intégrer à son itinéraire existentiel pour éviter que les traumatismes d'hier ne se posent en entraves devant une vie encore à venir. Tandis que Saïd B. a trouvé dans le langage musical le moyen de traduire l'indicible de son affliction, Malek a quêté refuge dans les voyages et les contemplations éveillées de l'explorateur : l'un comme l'autre ont fait de leur passion un exutoire, une manière de dompter des maux dont on ne guérit peut-être jamais entièrement. Cependant, là où le premier a privilégié les attractions complaisantes de l'effacement, le second a opté pour une confrontation cathartique qui a conféré un sens nouveau aux événements de ses premiers âges, les introduisant, au fil du temps, dans une dynamique plus saine de résilience aussi bien conciliatrice que révélatrice. Il réalise qu'au lieu du père archétype, il en a reçu un autre, peut-être moins conforme à ses idéaux, mais infiniment plus aimant et réconfortant.

« À la place du père, j'ai eu mieux, mille fois mieux. Un créateur protecteur, aimant et bienveillant » (Boumahdi, 2022 : 149). C'est en ces propos que Malek insinue l'aboutissement de son périple : les bâncas ne sont plus à combler et la plénitude jadis égarée est retrouvée dans les bras d'une présence transcendante dont la sollicitude et le soutien sont indéfectibles. Au doute et à la rancœur se substitue progressivement la parole limpide de la réconciliation. Le narrateur parvient *in fine* à une plus juste compréhension du père qui ne disposait, en définitive, que de présents matériels pour faire montre d'affection : ce qu'aux yeux de l'enfant paraissait n'être qu'un injustifiable manque de tendresse, se révèle, pour

l'adulte, être une forme complexe de maladresse, une incapacité à communiquer autrement que par la matérialité une dilection pourtant sincère. Une certitude émerge alors, celle d'une paternité improvisée, balbutiante, qui ne procède pas d'un quelque savoir inné ou apprentissage que ce soit, mais qui se construit lentement, hésitante, à travers des tâtonnements souvent malhabiles. Les réflexions de Malek culminent sur une métaphore quasi aphoristique qui vient synthétiser le propos et lève par-là même le voile sur une vérité longtemps occultée : « *Au fond, les pères gardent toujours une âme d'enfant en eux. Ce sont de grands enfants lassés et capricieux* », affirme-t-il (Boumahdi, 2022 : 147). Improprement assimilés à des monolithes irréductibles, les pères portent en réalité eux aussi les stigmates de leur histoire ; leur conscience est constamment traversée par la mémoire de leurs propres peines et de leurs propres désillusions.

Pour autant, la réconciliation de Malek avec son père n'est pas exempte d'ambiguïtés : Boumahdi semble sinon scotomiser, du moins ignorer les risques d'un pardon « précipité » qui minimiseraient insidieusement la somme des souffrances subies. Il ne questionne pas avec suffisamment de profondeur les enjeux d'une absolution naïve –peut-être désirée- qui considère (trop ?) peu la dignité du sujet blessé. À cet égard, l'anonymat du père qui apparaît tel un parti pris esthétique, visant une forme d'universalisation de la figure paternelle, pourrait dissimuler une volonté inexprimée, voire inavouée, d'atténuation des torts en éludant narrativement l'individualisation. En outre, le silence assourdissant de la mère, demeurée en retrait le long du récit, ne manque pas d'interpeller, particulièrement dans le cadre d'un roman maghrébin où –la généalogie en atteste- toute révolte contre le père passe nécessairement par une solidarité avec la mère. Boumahdi convie autant qu'il résiste à une critique franche des dynamiques familiales en Algérie. C'est au lecteur qu'il incombe alors d'articuler ce que les

lignes se plaisent à suggérer sans jamais dire ouvertement.

Conclusion

La figure paternelle fait l'objet d'une typologie représentative diverse dans les écrits maghrébins, s'étendant du modèle archétypal figé –nous l'avons vu- à des modalités d'incarnation plus nuancées qui reconnaissent au père sa part indéniable d'individualité et de vulnérabilité. Les mutations conceptuelles opérées par des productions dites « extrême-contemporaines » invitent à une réévaluation des cadres traditionnels qui ont longtemps façonné l'imaginaire familial : si certaines œuvres phares des années 1950-1960- envisageaient le père comme une instance inébranlable d'autorité, garante qu'elle est (ou qu'elle devrait être ?) de l'ordre et de la protection, celles de la nouvelle génération d'auteurs, à l'instar de Fateh Boumahdi, tendent à mettre en exergue les aspérités, les contradictions et les faiblesses qui définissent son humanité même. Cet élan de déconstruction repose sur le constat maintes fois établi que le traumatisme infantile résulte parfois moins des manquements paternels que de la discordance grinçante entre les attentes idéalistes de l'enfant et la réalité désenchanteresse. Aussi, par-delà le règlement de comptes, *Et si mon père avait une âme d'enfant* participe-t-il d'une entreprise cathartique, au sein de laquelle l'exploration intro- et rétrospective ne se veut pas l'écho d'une condamnation sans appel mais celui d'une quête plus mature de compréhension et de réconciliation. La distanciation du regard adulte permet d'enfin exorciser le spectre délétère de l'être despote pour remettre à l'avant-scène la vérité d'une condition complexe, faite d'imperfection et de maladresse affective plutôt que du désir sadique de léser son prochain. Le roman de Boumahdi se soustrait ainsi au simple travail d'inventaire, échappant au recensement passif des douleurs d'enfance en vue d'un dépassement salutaire et, en filigrane, d'une juste réhabilitation de la figure du père.

Références

1. Boudjedra, R. (1969), *La répudiation*, Paris, Éditions Denoël.
2. Boumahdi, F. (2022), *Et si mon père avait une âme d'enfant*, Alger, Éditions Barzakh.
3. Choukri, M. (1973), *Le pain nu*, Paris, Éditions Maspero.
4. Chraïbi, D. (1954), *Le passé simple*, Paris, Denoël.
5. Faure, A. 1995, « Quelques réflexions sur l'imago du père chez Johann Heinrich Jung-Stilling, Karl-Philipp Moritz et Jean Paul », in, *Cahiers d'Études Germaniques*, 517-.
6. Forget, G. 2009, « La promotion de l'engagement paternel, des archétypes à transformer, une pratique à construire », in, *Reflets*, 15(1), 79101-.
7. Marx, W. 2011, « La Véritable Catharsis Aristotélicienne : Pour une Lecture Philologique et Physiologique de la Poétique », in, *Poétique*, 166(2), 131154-.
8. Memmi, A. (1953), *La statue de sel*, Paris, Éditions Corrêa.
9. Noiray, J. (1996), *Littératures francophones, tome 1 : Le Maghreb*, Paris, Belin.
10. Slimani, L. (2014), *Dans le jardin de l'ogre*, Paris, Éditions Gallimard.
11. Taïa, A. (2008), *Une mélancolie arabe*, Paris, Éditions Seuil.

إعادة النظر في البنوة: جدلية الصدمة والغفران في رواية Et si mon père avait une âme d'enfant بقلم فاتح بومهدي

ملخص

الكلمات المفتاحية

البنوة
الأب
الطفولة
الصدمة
المصالحة

في ضوء تراث أبي مغاربي مطبوع بعمق بديناميكيات الأبوة الإشكالية، تسعى هذه المساهمة إلى دراسة إعادة النظر في شخصية الأب في رواية *Et si mon père avait une âme d'enfant* لفاتح بومهدي. الهدف الرئيسي هو توضيح مبدأ المخالفة التي تقوم عليه الرواية - وهو خروج عن التمثيلات النمطية، تمثيلات الأب الحنون والحاامي - لصالح منظور أكثر إنسانية لهذه الشخصية. يسلط تحليلنا الضوء على واقع التناحر الصادم بين توقعات الطفل المثالية اتجاه الأب وجوهر الأبوة الغير كامل، والتي قد تتسم أحياناً بالقصور والخرق ولكن أيضاً بالحب والحنان. كما تطرق هذه الدراسة إلى شرح اختلاف المنظور النبدي للبالغين الذي يسمح بإعادة تقييم أكثر حياداً للشخصية الأبوية بمجرد استيعابها في إنسانيتها الكاملة، إضافة إلى تحديد ملامح مصالحة حقيقية تبعث على الشفاء.

Rethinking Filiation: Dialectics of Trauma and Absolution in *Et si mon père avait une âme d'enfant* by Fateh Boumahdi

Abstract

*In light of a Maghrebi literary heritage deeply marked by problematic filial dynamics, the present contribution seeks to examine the redefinition of the paternal figure in Fateh Boumahdi's *Et si mon père avait une âme d'enfant* (What if my father had a child's soul). The main objective is to elucidate the movement of rupture that underlies the novel – a departure from archetypal representations, those of the protective and affectionate father- in favor of a more human perspective on this long-static figure. Our analysis highlights the reality of a traumatic dissonance between the child's idealistic expectations and a fundamentally fallible paternal condition, characterized by shortcomings, clumsiness, but also love and tenderness. It endeavors to explore how the adult's critical perspective allows for a revaluation of the paternal figure, once it is grasped in its full humanity, while simultaneously outlining the contours of a truly cathartic reconciliation.*

Key Words
filiation
father
childhood
trauma
reconciliation



Competing interests

The author(s) declare no competing interests

تضارب المصالح

يعلن المؤلف (المؤلفون) لا تضارب في المصالح

Author copyright and License agreement

Articles published in the Journal of letters and Social Sciences are published under the Creative Commons of the journal's copyright. All articles are issued under the CC BY NC 4.0 Creative Commons Open Access License).

To see a copy of this license, visit:

<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

This license allows the maximum reuse of open access research materials. Thus, users are free to copy, transmit, distribute and adapt (remix) the contributions published in this journal, even for commercial purposes; Provided that the contributions used are credited to their authors, in accordance with a recognized method of writing references.

© The Author(s) 2023

حقوق المؤلف وازن الترخيص

إن المقالات التي تنشر في المجلة تنشر بموجب المشاع الإبداعي بحقوق النشر التي تملكها مجلة الآداب والعلوم الاجتماعية. ويتم إصدار كل المقالات بموجب ترخيص الوصول المفتوح المشاع الإبداعي CC BY NC 4.0. للاطلاع على نسخة من هذا الترخيص، يمكنكم زيارة الموقع المولى :

<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

إن هذا الترخيص يسمح بإعادة استخدام المواد البحثية المفتوحة الوصول إلى الحد الأقصى. وبالتالي، فإن المعنيين بالاستفادة أحرار في نسخ ونقل وتوزيع وتكييف (إعادة خلط) المساهمات المنشورة في هذه المجلة. وهذا حتى لأغراض تجارية: بشرط أن يتم نسب المساهمات المستخدمة من طرفهم إلى مؤلفي هذه المساهمات، وهذا وفقاً لطريقة من الطرق المعترف بها في كتابة المراجع.

© المؤلف (المؤلفون) 2023